



André-Marcel Adamek

*Le Fusil
à pétales*



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



ISBN : 978-2-87568-029-7

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

André-Marcel Adamek

Le Fusil à pétales

Postface de Martine Preumont



à Bernard Gilson

I

La berlue

Raspal me l'avait fait jurer, l'autre jour, un peu avant de mourir :

— Tu l'écriras, ce livre, dis ?

J'ai fait le modeste, je lui ai dit que je n'avais pas belle instruction, ni le parler de ceux qui font les livres.

— Ça ne fait rien, tu l'écriras à ta manière.

— Personne ne croira ce que je dirai...

— Je suis témoin ! qu'il a crié, Raspal.

Il ne savait pas encore que la mort mangeait lentement ses reins. C'était notre dernière rencontre. Un soir tout craquant de lumière, à l'orée de juillet. Des torrents de sève crépitaient dans les rameaux. Je dis :

— Demain matin, j'irai à Barnaville, acheter un gros cahier.

— Ce ne sera pas assez.

— Mettons deux gros cahiers.

Alors, Raspal s'est redressé sur ses coussins. Il était blanc comme un linge, mais ses yeux continuaient à vivre. Quand il parlait, on voyait remuer dans sa bouche un morceau de langue bleue.

— Dès que tu auras fait quelques lignes, Clothaire, tu viendras me les lire, et on en parlera ensemble. C'est important, ce que tu vas écrire. Tout ce qu'on a raté, peut-être que les autres ne l'essayeront plus...

Il s'est arrêté, il a regardé un moment par la fenêtre.

— ... et de toutes nos joies, on donnera les recettes.

— Je fais pas le poids, Raspal, et puis, je n'ai pas le sens de dire. Je vais m'égarer.

— C'est toi qui dis le mieux d'entre nous.

Je ne pouvais plus rien répondre. Il était là, Raspal, coincé dans son fauteuil, les jambes allongées sur une chaise comme deux ballots et sa tête de mort déjà toute faite.

J'ai dit :

— C'est bon. Je commencerai dans la semaine. Je ferai du mieux de mes moyens.

Et Raspal de me faire un sourire très beau à travers toute sa fièvre.

Il s'est passé un peu de temps, depuis.

Après l'enterrement de Raspal, j'ai reporté de jour en jour mon voyage à Barnaville. Non pas que le trajet me fasse peur ; mes mollets ont encore assez de pouvoir sur les pédales pour faire avancer un vélo sur le plat chemin qui conduit à la cité. J'ai simplement pensé qu'une fois les cahiers ouverts devant moi, mon temps allait être tout entier attaché aux souvenirs. Mais remettre sans arrêt au lendemain, ce n'était pas honnête. Aussi, le mercredi sonnant, après boire le café, je m'en suis allé à Barnaville. Il n'était pas midi quand je suis revenu avec les cahiers ficelés sur mon porte-bagages.

Aujourd'hui, jeudi, me voici plein de bonne volonté devant les belles pages glacées. Parce que c'est un grand jour que de me mettre à parler dans un livre, j'ai enfilé mon costume et je me suis rasé de près. Je ressemble à l'invité d'une noce. J'ai envie de rire et de pleurer.

Bon.

Vous dire que, dans ce pays, des choses exceptionnelles et légendaires, des sortilèges et des maléfices, j'en ai tellement connus que si je les racontais tous, il me faudrait bien trente cahiers, ce serait une bonne chose pour commencer.

Donc, le pays où on est, le bas de Barnaville, Chompes et les Hameaux, comme toutes les belles et fortes terres, est un lieu où une sorte de magie est partout, prête à surprendre les plantes, les bêtes, quelquefois les hommes.

Nous, habitués qu'on est depuis toujours au voisinage des sorciers, on ne s'étonne plus de rien. Certains passants, venus d'autres pays, et qui ont mis le pied dans nos forêts, en sont ressortis avec des yeux comme des phares, tout transis et grelottants.

La nuit, surtout, nos chemins ne sont pas bons à fréquenter. Moi, par exemple, une fois le soleil couché, il faudrait le feu pour me pousser dehors. Je sais de quoi je parle.

Du temps où je braconnais dans les Cribes, qui sont d'admirables marécages où la bécasse et le héron pullulent, j'ai bien failli rester là-bas, planté dans la terre comme un arbre, assommé par la peur.

C'était je ne sais plus à quel mois d'automne. Sur les marais laqués remuaient doucement les feuilles de joncs. Tout le paysage était enfariné de lune. L'eau ressemblait à une nappe de lait et les feuillages bruissaient dans une poussière blanche.

D'habitude, les Cribes, c'est rempli de volaille. Il n'y a qu'à tirer à l'aveuglette, droit devant, et on est certain de trouer des plumes. Mais ce soir-là, rien. Même les moustiques avaient disparu. Le silence était pesant comme une pierre.

Déprimé et surpris, je poussai la marche jusqu'à une rangée de saules, à la limite des marais. Toujours rien. Je me suis dit :

“Attendons !”

Alors, le dos contre un tronc de saule, le fusil pointé sur les reflets de la lune, j’ai épié le moindre mouvement. Mais ça ne frémissoit guère dans les joncs. Le paysage devant moi, on aurait dit une photographie. Tout figé, muet, glacé. A ce moment, j’avais déjà des picotements dans le dos et un grand froid dans les cheveux. Même les rayons de lune restaient suspendus dans l’air, alignés en rubans parallèles.

Et tout à coup, sans prévenir, à deux pas de moi, un hibou s’est mis à crier comme un écorché. Je m’y attendais tellement peu que j’ai fait un bond en avant, en plein dans une flaque.

Tout éclaboussé, je me suis retourné vers le hibou qui perchait sur un saule.

— Va-t-en, volatile ! que je criai, furieux.

— Hou.

Son hululement contenait une sorte de pitié. Il avait l’air de me dire, l’oiseau : “Reste pas ici, malheureux, tu es triste à regarder avec ta vieille pétoire et tes bottes qui prennent l’eau...”

Les globules jaunes de ses yeux me fixaient en clignotant.

— HOU clic clic clic... HOU clic clic clic...

Écœuré, j’ai cherché une pierre, un bout de bois, n’importe quoi pour lui lancer à la figure. Mais il n’y avait rien par terre que de la boue et de l’eau. Alors, j’ai épaulé mon fusil. J’avais son bec crochu au milieu du viseur.

— Va-t-en, sac à plumes !

— Hou.

— Tu vas t’en aller, dis, fumier !

Comme il n’arrêtait pas de me narguer, je lui ai envoyé mes deux cartouches de 8 dans la façade, coup sur coup. D’ordinaire, ce n’est pas mon genre d’ouvrir le feu sur les oiseaux de nuit. Je respecte aussi bien le petit duc qui fait des ravages dans les

mulots que l'effraie avec son cri terroriste. Mais ce hibou-là, qui s'en prenait à moi-même avec des yeux comme des vessies soufflées à l'huile, ce hibou-là qui se moquait de ma déconfiture en pleine nuit, je pouvais pas le supporter.

Quand la fumée s'est dissipée, j'ai regardé par terre, au pied du saule. Je m'attendais à y voir mon hibou haché menu, à moitié englouti dans la boue. Eh bien non, rien ! Plus rien sur la branche, plus rien nulle part. De si près, c'était pas croyable de l'avoir raté. Je me mis à parler tout seul :

— S'il s'était envolé, je l'aurais vu, tout de même. Peut-être bien que j'ai tiré de trop près et que l'oiseau a éclaté...

Je n'étais pas convaincu.

Quand soudain, sur un autre saule, à vingt pas de moi, j'aperçus la même silhouette, l'œil clignotant, lumineux comme une ampoule.

— Hou.

Je n'ai même pas essayé de comprendre. J'ai rechargé ma pétoire sans réfléchir. Deux coups encore, partis tout droit en gerbes rouges. La même comédie, l'oiseau volatilisé, même pas une plume qui tombe, rien, le vide absolu, l'espace. Je pensais bien devenir fou. De grosses gouttes de sueur me coulaient dans le milieu du dos.

Et puis, le cauchemar s'est mis en marche. Des grappes de hiboux se sont allumées à toutes les branches. En quelques secondes, il y en avait partout. Les hululements montaient en chorale de tous les arbres dispersés. Et quand les branches craquaient sous leur poids, les hiboux descendaient par terre, pataugeaient dans la mare, dansaient dans les roseaux. Je m'enfuis en criant comme un damné, tirant des salves aux quatre horizons. C'était une pétarade infernale.

Le ciel pâle était traversé d'escadrilles entières de hiboux qui

tournoyaient lentement. Je ne savais plus où donner de la tête. A court de cartouches, j'ai jeté mon fusil dans la mare pour courir plus vite. Je redoutais le moment où le premier hibou allait me fondre sur les épaules. Un tourbillon de plumes me suivait dans ma course, avec ses spirales de coton, ses nœuds de pattes et ses guirlandes de globes clignotants.

Jamais je n'avais couru aussi longtemps, avec une telle force désespérée dans les jambes. Des mares de trois mètres, je les passais d'un bond aérien. J'étais monté sur ressorts.

En fin de compte, je ne sais plus exactement où les hiboux ont cessé leur poursuite.

Deux kilomètres passé les Cribes, à quelques pas de chez moi, un point de côté m'a plié en deux sur le chemin. J'étais tombé à genoux, la poitrine prête à éclater, des braises plein le ventre, et je courbais la nuque avec une résignation d'extrême limite. Comme il ne se passait rien, doucement, j'ai relevé la tête. Et j'ai vu le ciel transparent, les arbres nus, l'herbe tranquille. C'était fini.

On ne m'aura plus jamais aux Cribes, même pendant le jour.

Des fois qu'on me prendrait pour un hypocrite, on peut toujours demander à Fivet, le gros qui fait commerce de saucissons, juste en face de l'église. Il lui est survenu la même aventure, un soir qu'il allait pêcher des grenouilles.

Si j'ai dit l'histoire des hiboux, c'est pour bien montrer combien le pays d'ici est tout remuant de mystères nocturnes.

Mais ce n'est pas mon propos et je vais tâcher maintenant d'expliquer sans détours l'histoire de Reine, de Tristan, des Berluet et du petit monde qui s'était dessiné dans un passé pas bien lointain, entièrement disparu aujourd'hui.

Notre histoire.

Et si ce n'est pas une histoire d'amour, je veux bien être

étendu sur l'heure...

C'est par un matin de mai que Tristan est arrivé à Chompes.

Il avait des cheveux longs, couleur épi, qui lui tombaient sur les épaules. Il s'est arrêté devant le puits des Berluet, et du sac qu'il portait sur le côté, un sac de jute attaché par des ficelles, il a sorti une écuelle en terre cuite.

Alphonse Berluet, dans la cour de sa ferme, ne l'avait pas remarqué, tout affairé qu'il était à peindre le Chomponnier en jaune.

Le Chomponnier était un engin que Berluet construisait lui-même depuis des années, une machine de quatorze mètres de long, moitié en bois, moitié en fer, une sorte d'avion monté sur des roues de tracteur, avec neuf hélices, six paires d'ailes et je ne sais plus combien de moteurs.

Debout devant le puits, son écuelle à la main, Tristan regardait Berluet travailler à son énorme machine.

— Hô, l'homme !

Berluet a levé la tête. Il a vu Tristan près de son puits.

— C'est pourquoi ?

— Je voulais vous demander, a dit Tristan, si je peux me servir une écuelle de votre eau, qui a l'air propre et bien douce.

Berluet a déposé son pot de couleur et s'est approché.

— C'est tout simple, qu'il a répondu, comme eau, c'est la meilleure du pays. Goûtez-la, vous verrez bien.

— Vous êtes bien aimable, a dit Tristan en actionnant la chaîne.

— Pas de quoi, a répondu Berluet. Celui qui refuse son eau est un moins que rien.

Tristan a déposé le seau sur la margelle et plongé son écuelle dans le profond milieu. Il fallait le voir boire, les yeux clos, à petites goulées gourmandes. Sa pomme d'Adam vibrait à chaque gorgée et quelques fines gouttelettes dansaient sous son menton.

Berluet était fier de voir qu'un homme d'allure aussi noble buvait l'eau de son puits avec autant de plaisir.

— Vous n'êtes pas de la région ? qu'il lui a demandé.

— Non, je passe.

— Et vous allez où, de ce bon pas que vous avez ?

Tristan a détourné le regard. Voyant l'engin, il a enchaîné tout de suite :

— Qu'est-ce que c'est que votre machine, là-bas ?

Le visage de Berluet est devenu radieux.

— Devinez un peu, pour voir, ce que c'est que ma machine.

— Une moissonneuse-batteuse ?

— Non.

— Ce n'est pas une machine à traire...

— Non plus.

— Alors, je ne vois pas.

— Eh bien, dit Berluet, tenez-vous bien, ce que vous voyez là-bas, et que j'ai construit tout seul de mes mains et de ma tête, c'est un avion.

— Ah ?

— Parfaitement ! J'achève de le peindre et après-demain, du moment que le temps se maintient, ce sera son premier vol.

Tristan a mesuré avec effroi le volume de la machine. Il a dit :

— Il lui faudra beaucoup de plat pour prendre l'air.

Berluer était au septième ciel.

— Ah ! Ah ! Je vois que vous êtes un fin connaisseur, tant pour l'eau que pour la navigation aérienne... voilà que nous sommes tous les deux dans la même intelligence. Un homme comme vous, ça ne court pas les bois. Tenez, je vous invite à rester ici jusqu'à après-demain. Vous n'avez pas l'air tellement pressé. Et puis, cela vous fera du bien de faire halte. Ne me faites pas le chagrin de me dire non. Attendez !

Il a mis ses mains en porte-voix et s'est tourné vers la porte de la ferme.

— Nounouche ! qu'il a crié.

Aussitôt, Nathalie Berluer est apparue au soleil, avec son gros chignon de cheveux noirs tout hérisssé d'épingles, ses socquettes de laine rouge et son tablier de coton où était imprimée une scène de chasse pleine de cuivres et de rousseurs.

— Je vous présente ma moitié, Nathalie Berluer. Moi, c'est Alphonse. Et vous ?

— Tristan.

— On dirait, dit Nathalie en s'approchant, que Monsieur n'est pas de cette époque. Regardez-moi un peu ces cheveux de femme et ces habits spéciaux...

— Veux-tu bien, gronda Alphonse, être polie avec Monsieur, qui est expert en aviation, et mettre un couvert de plus pour la soupe.

— Ce que j'en disais, protesta Nathalie, ce n'était pas pour en faire reproche. La preuve, c'est que je vais mettre un coq au four en son honneur, et ouvrir une bonne bouteille d'Arbois.

— Il ne faut pas, dit Tristan.

— A bel homme, belle nourriture, a dit Nathalie en riant.

Et elle a regagné sa cuisine, en sautillant d'une manière un peu ridicule.

— Vous lui avez tapé dans l'œil, dit Alphonse. Si ! Si ! Et puis, avec le printemps tout neuf... ne faites pas attention.

C'est donc ainsi que Tristan fut retenu à Chompes pour deux jours. Tout de suite, il avait gagné l'amitié des Berluet qui le traitèrent comme un fils.

Le vol du Championnier avait été fixé au dimanche, de manière à permettre à tous d'assister à cette grande expérience.

Le samedi, je passai dire bonjour aux Berluet, et je rencontrais Tristan pour la première fois. C'était vraiment un beau diable d'homme. Il parlait peu, mais avec une grande vérité dans ses paroles... Moi, question de voir si c'était un gars à principes, je lui contai l'histoire des hiboux. Il m'a écouté jusqu'au bout avec une grande attention et je sentais qu'il vivait l'aventure avec moi. Son regard vert me traversait comme un sabre. Pour finir, il a dit simplement :

— C'est une belle histoire que celle de l'oiseau fusillé qui renaît mille fois.

Dans le milieu de l'après-midi, la chaleur était telle qu'Alphonse, inquiet, parlait d'un monstrueux orage.

— Il me faut pour demain une terre bien sèche et un air léger comme une mousse de lait, dit-il.

Tout le monde est allé s'asseoir près de la mare aux canards, en dessous du marronnier qui faisait ses premières feuilles.

Nathalie avait servi, sur la table de raphia à lanières rouges et bleues, quatre grands verres de cidre doré.

A trois cents mètres de nous, on apercevait le Championnier que l'on avait remorqué à grand-peine au sommet d'un vaste pré en pente. Le soleil coulait dessus des torrents de lumière et la machine resplendissait dans les herbes. On aurait dit un insecte

d'apocalypse sorti tout droit des gouffres de la terre, et qui allait faire un bond formidable à la face du soleil, l'engloutir sauvagement, l'éteindre à jamais.

Alphonse, ému, contemplait son chef-d'œuvre qui découpait sur l'infini sa silhouette ahurissante.

— C'est d'une belle race, dit-il, ça pèse ses trois tonnes et demie, c'est huilé de partout, juste comme ça le demande, c'est précis comme un réveille-matin, et puis c'est assemblé aussi puissant et rigoureux qu'un monument aux morts.

Je me gardai de le contredire.

Je vis qu'un morceau de ciel tournait au bleu passionné, avec des nervures violettes et des nuages poisseux plaqués comme des mains sales sur le fond du jour.

La chaleur devenait à peine supportable. Les canards enfouissaient leur tête dans l'eau verte et la ressortaient toute pelucheuse, sans même secouer leur bec. De longs craquements parcouraient les écorces. Nous buvions tous les quatre en silence.

Chacun aurait voulu qu'une petite pluie lave le ciel et efface la menace de cet orage puissant dont les premiers flambeaux s'allumaient à l'ouest.

— C'est toujours ainsi, dit Alphonse, amer. De la chance, moi, je n'en ai jamais. Maintenant que tout est prêt pour le vol, voilà qu'il va tonner comme à l'enfer. La terre va ressembler à une éponge.

Je resterai collé dessus et je ne pourrai jamais prendre de la hauteur. Sans compter que, perché comme il l'est sur le haut du pré, mon engin, s'il attrape un éclair, je serai bon pour le refaire. Six ans de travail, à cause d'un orage... Vous vous rendez compte ?

Il avait comme une boule de nerfs au fond de la gorge et ses paupières étaient rouges.